



La Gargouille



Numéro 63
Mai-Juin-Juillet-Août 2012
5 euros

Bulletin d'information de l'association
Connaissance et Renaissance de la Basilique de Saint-Nicolas-de-Port

Association reconnue d'utilité publique (décret du 9 mars 1981) fondée en 1973

Siège social : Hôtel de ville - 54210 Saint-Nicolas-de-Port

Correspondance : 1 rue des Trois Pucelles - 54210 Saint-Nicolas-de-Port - 03.83.46.81.50 - www.saintnicolaslorraine.eu

Fondateurs du bulletin : Serge SAUNIER (†1991) et Marcel THIRIET (†2001)



**La nef du Cardinal de Lorraine, restaurée,
s'expose au château royal de Blois.**
(lire article page 2)



PFFF : Quatre lettres chargées d'histoire !
(lire article page 13)

SOMMAIRE

EVENEMENT : La nef du Cardinal de Lorraine, restaurée, s'expose au château royal de Blois <i>par Cyrille BRONIQUE</i>	page 2
SOUS LE NOM DE SAINT NICOLAS... 3^{ème} partie : Hôpitaux, hospices, cliniques, léproseries <i>par Michel GRANGE</i>	page 8
HISTOIRE : Le vitrail d'Henri de Thierstein et de Marguerite de Neufchâtel-Montagu <i>par Cyrille BRONIQUE</i>	page 13
ACTUALITES Le Tour de France de passage à Saint-Nicolas-de-Port Saint Nicolas hospitalisé	page 22 page 23
PROJET : Voyage chez Nicolas de Myre <i>par Jean TRICARRI</i>	page 24

Saint Nicolas et le Sire de Réchicourt en Playmobil



Une jolie façon de faire découvrir aux enfants, cette belle histoire, qui est à l'origine de la procession ancestrale du 6 décembre.

(10,00 € l'ensemble des deux personnages avec l'histoire, en vente auprès de l'association)

EVENEMENT :

La nef du Cardinal de Lorraine, restaurée, s'expose au château royal de Blois

par Cyrille BRONIQUE

Exposition « Festins de la Renaissance »

Le vaisseau du Cardinal de Lorraine, conservé dans le trésor de la basilique de Saint-Nicolas-de-Port, a quitté sa vitrine momentanément pour le château royal de Blois. Cette pièce d'orfèvrerie a été sollicitée pour une importante exposition consacrée à l'alimentation et aux manières de table dans les milieux aristocratiques à la Renaissance. Intitulée « *Festins de la Renaissance* » cette exposition se tient du 7 juillet au 21 octobre 2012.

Il s'agit de la première exposition entièrement consacrée à ce thème pour cette période, qui fait écho au récent classement du repas gastronomique français au patrimoine mondial de l'UNESCO.

Livres de cuisine, tableaux, orfèvrerie, émaux, vaisselle de table et d'office, mobilier ... illustrent à la fois le contenu des repas, l'architecture des cuisines, les manières de table et le spectacle des banquets.

C'est l'occasion d'entrer dans l'intimité d'une époque dominée par le renouveau de la cuisine française aristocratique sous le signe du sucré, du raffinement des manières de table, et la mise en scène du repas royal.

Accompagnée d'un solide catalogue, l'exposition est prétexte à une scénographie riche et suggestive, proposant des œuvres majeures et souvent inédites ; enfin de nombreuses animations autour du thème (banquets, concerts, bals, ateliers culinaires) sont proposées tout au long de l'exposition.

Plusieurs grands thèmes à ce jour largement inexplorés sont abordés : l'histoire de la fourchette ; le mythe des cuisiniers de Catherine de Médicis ; les produits d'Amérique ; les différentes vaisselles d'usage, d'apparat, d'office.

Le vaisseau du Cardinal de Lorraine est une des pièces majeures et insolites de l'exposition. Plusieurs médias relatant cette manifestation ont publié des articles avec la nef portoïse en photographie.



Usages et description

Le vaisseau du Cardinal est une « nef de table ». La nef de table est une pièce de vaisselle de dignité qui se distingue de la vaisselle d'apparat par un usage précis : il s'agit d'un objet ostentatoire, qui marque la place d'honneur sur la table. Habituellement fermée à clé, la nef contenait le nécessaire du prince (une cuillère, un couteau, une serviette et un cure-dent). Outre le couvert, on y trouvait des épices et des « épreuves », c'est-à-dire des contrepoisons. C'est un objet en métal précieux, en forme de navire, de vaisseau (d'où l'expression de « vaisselle » actuelle) personnel à chaque prince. La nef suit son propriétaire à chaque repas, même à l'extérieur.

La nef conservée dans la basilique de Saint-Nicolas-de-Port, haute de 53 centimètres et large de 27 centimètres, est un coquillage, un nautilus (*nautilus pompilius*), habillé de métal (alliage de cuivre et d'argent). Elle porte le poinçon de Hans Rappolt, orfèvre de Nuremberg, reçu maître en 1579.

La coquille de nacre est montée sur quatre roues avec une armature en argent doré. Des petits personnages, un cardinal et des soldats sont disposés sur le pont.

Voici la description précise donnée par Barbier de Montault en 1892 :

« Le cardinal est assis sur la plate-forme de poupe, dans une chaire, coiffé d'un large chapeau et vêtu d'un rochet à dentelle. De l'index droit, il fait un geste de commandement, sa main gauche tenait un objet brisé ; deux hallebardiers se tiennent debout à ses côtés, devant lui un autre soldat joue de la flûte et un quatrième agenouillé souffle dans une trompette.



Un arquebusier tire à l'arrière pendant que le commandant assis dans un fauteuil déploie une bannière où est écrit : PRECIUUM INSTRUMENT (UM).

Au sommet du mât est inscrite la devise sur le pavillon d'argent : LAUS DEO. Quatre soldats, montés sur la hune en forme de couronne fleuronée, font également feu sur l'ennemi.



La voile gonflée s'agrémente de deux bandes de rinceaux et le mât soutenu par des haubans se termine par une croix à laquelle est fixée une bannière à triple flamme, le « tode ».

La coque du navire est gravée au trait : Amphitrite règne sur l'eau, les dauphins se jouent de l'onde agitée.

Quatre roues mettent en mouvement la coquille fixée au navire par des attaches à jour, amorties en femmes ailées, celle de la partie antérieure a la forme d'un aigle. »

Historique

Au début du XIX^e siècle, cette nef de la fin du XVI^e siècle s'est retrouvée chez un brocanteur parisien. Un archéologue amateur nancéien, Monsieur Butte, s'en porte alors acquéreur. Le 10 novembre 1851, elle est mise en vente à Nancy lors de la dispersion de la collection Butte sous ce descriptif : « *Un vaisseau garni en argent doré, le corps formé d'un nautille monté sur quatre roues, plusieurs personnages en argent doré. On prétend que cette pièce provient du trésor de Saint-Nicolas-de-Port, auquel elle aurait été donnée par un grand personnage (pièce unique).* » Le curé de Saint-Nicolas-de-Port, l'abbé Le Bègue de Girmont, l'achète 1000 francs avec ses propres deniers. Elle est restaurée en 1892 par l'atelier de l'orfèvre nancéien Henri Bossert.

Comme l'ensemble des pièces du nouveau trésor de la basilique, la nef est volée en 1905, lors de l'inventaire, puis retrouvée en 1931.

Elle a figuré plusieurs fois à Paris aux expositions universelles de 1889, 1900 et 1937 dans les « *Rétrospectives de l'Art Français* » (et dire qu'elle est de facture allemande !). En 1985, elle était encore exposée dans la capitale, au Louvre, lors de l'exposition « *Les Français et la table* ».

La nef est classée au titre d'objet par les Monuments Historiques depuis le 18 janvier 1897.

Le Cardinal Charles de Lorraine, premier Primat ?

Ce vaisseau de la fin du XVI^e siècle a-t-il réellement fait partie de l'ancien trésor de la basilique de Saint-Nicolas-de-Port ? Dans l'inventaire du trésor dressé en 1584, est noté « *un vaisseau avec une nacques de perle, argent doré pesant trois marcs et sept onces, appelé l'ampole, mais la nacques de perle est rompue* ». Seulement le poids ne correspond pas, et la nacre n'est pas rompue. Et aucun personnage n'est mentionné. Les inventaires suivants (1604, 1715, 1737 et 1790) n'en font pas mention.

Si cette nef est bien de provenance lorraine, de quel cardinal est-il question ? Aucune armoirie n'est présente sur la pièce actuelle pour l'identifier. Et nous connaissons plusieurs cardinaux dits « de Lorraine » :

- 1) Jean de Lorraine (1498-1550), cardinal de 1518 à 1550
- 2) Charles de Lorraine (1524-1574), cardinal de 1550 à 1574
- 3) Charles de Lorraine (1561-1587), cardinal de 1578 à 1587
- 4) Charles de Lorraine (1567-1607), cardinal de 1587 à 1607
- 5) Nicolas-François de Lorraine (1609-1670), cardinal de 1626 à 1634

Les deux premiers sont à exclure car décédés avant 1579, date à laquelle l'orfèvre Hans Rappolt fut reçu maître. Le cinquième également, car trop tardif.

Il nous reste donc deux « Charles », l'un évêque de Toul, mort à l'âge de 26 ans, plus connu sous l'appellation de « Cardinal de Vaudémont », et l'autre évêque de Metz et de Strasbourg, légat du pape, premier primat de Lorraine. L'attitude guerrière du cardinal représenté sur la nef semble désigner ce dernier, lui qui fut au cœur de « la guerre des évêques » en Alsace.



LE CARDINAL CHARLES DE LORRAINE



Charles de Lorraine est né à Nancy le 1^{er} juillet 1567. Il est le fils cadet du duc de Lorraine Charles III et de Claude de France. En 1574, il devient **abbé de Gorze**. Il est nommé **prince-évêque de Metz** en 1578 (à l'âge de 11 ans). Le pape Sixte V le fait **cardinal** le 20 décembre 1589, puis le nomme **légal apostolique** du Saint-Siège en Lorraine et dans les Trois Evêchés en 1591.

En 1592, le siège épiscopal de Strasbourg est à pourvoir. Les chanoines catholiques élisent le cardinal de Lorraine, mais les chanoines luthériens plus nombreux au chapitre élisent Jean-Georges de Brandebourg. Pour défendre son évêché contre les protestants, Charles de Lorraine entre en guerre : c'est « *la guerre des évêques* » qui dévaste la Basse-Alsace et ruine financièrement la ville de Strasbourg. Le

conflit dure jusqu'en 1604, date du traité de Haguenau qui reconnaît le Cardinal Charles de Lorraine comme **évêque de Strasbourg**, contre d'importantes indemnités versées aux protestants.

Son père le duc Charles III qui voulait créer un siège épiscopal à Nancy au détriment des évêchés de Toul et de Metz, sous influence française, échoua dans son entreprise. Il obtint du pape Clément VIII la création d'un chapitre primatial présidé par un primate, portant mitre et crosse, qu'il pouvait nommer. En 1602, il désigna le premier **Primat de Lorraine** : son fils le cardinal Charles de Lorraine.

Il décède à Nancy en novembre 1607, à l'âge de 40 ans.

Ce cardinal avait des liens avec le pèlerinage de **Saint-Nicolas-de-Port**. Déjà en 1601, il avait donné une lampe d'argent à la Grande église. En temps qu'abbé de Gorze, le prieuré de Saint-Nicolas-de-Port était sous sa gouverne. Suite à la sécularisation de l'abbaye de Gorze, le prieuré de Saint-Nicolas fut réuni au chapitre de la primatiale nouvellement créée.

Les historiens nous disent que torturé depuis de longues années par des rhumatismes, le cardinal avait consulté en vain les plus grands médecins. On le crut en proie à des maléfices. Pour obtenir sa guérison, on fit appel aux exorcismes de religieux milanais, célèbres pour leurs réussites dans ce domaine : les **Ambroisiens**. Le cardinal éprouvant d'abord un soulagement, récompensa ces moines italiens en leur confiant le service du pèlerinage de Saint-Nicolas en 1604(*), à charge pour eux d'entretenir l'édifice. A-t-il offert sa nef de table aux religieux en guise de reconnaissance pour sa guérison ? Ou celle-ci leur revint-elle après la mort du cardinal survenue en 1607 ? Cela pourrait expliquer qu'elle soit absente de l'inventaire de 1604 car le vaisseau aurait été donné ultérieurement. Et cela confirmerait aussi que la nef « *aurait été donnée par un grand personnage* » comme mentionné dans la vente Butte.

(*) Après un procès en cour de Rome, les Ambroisiens furent condamnés en 1613 par l'évêque de Toul à assurer leur charge d'entretien de l'église. Ils renoncèrent à Saint-Nicolas et regagnèrent l'Italie. C'est alors que le pèlerinage fut confié aux bénédictins de Saint Vanne et Saint Hydulphe.

La restauration de 2012.

Avant d'être convenablement transportée et exposée, la nef du Cardinal de Lorraine fragilisée et ternie avait besoin d'une restauration. D'autant que le Conservateur des Antiquités et Objets d'Art de Lorraine avait donné une alerte à l'automne dernier. La demande des Musées de Blois a donc été une occasion d'accélérer les mesures de sauvegarde.

La restauration a été confiée à une spécialiste de Paris, Céline Girault, venue opérer directement sur place en juin dernier. Le coût total (6518,20 euros TTC) a été pris en charge à 50 % par la DRAC de Lorraine et à 50 % par les musées de Blois. Une opération financière intéressante pour la ville de Saint-Nicolas-de-Port, propriétaire de l'objet.

Dans son constat, Madame Girault notait en particulier :

- L'axe de la roue avant gauche est absent, la roue est désormais amovible (consolidation provisoire avec la section d'une allumette).
- Plusieurs éléments métalliques sont lacunaires tels que la partie supérieure du médaillon au centre de l'essieu avant, l'espagnolette du montant gauche de l'essieu avant, l'extrémité du bâton que tient le personnage assis. Les pieds avant et arrière droit de la chaise de ce dernier personnage sont décollés du support.
- Trois trous, deux à proximité du mât, dont l'un est placé au centre d'un carré et cerné par deux fleurs de lys, un à droite du personnage assis, permettent de supposer la présence de personnages, désormais absents (*photo ci-contre*).
- De même, la présence d'un goujon à la base de l'index de la main droite du cardinal laisse penser que cette main n'a pas toujours été vide.



- La nacre du nautilaire paraît terne et encrassée. Deux fêlures, à l'avant et à l'arrière de la nef semblent à mettre en relation avec le montage métallique.
- La surface du coquillage visible aux pieds du cardinal est brisée en plusieurs endroits et laisse apparaître l'intérieur des chambres. Ces dégradations semblent anciennes puisqu'on les devine sur d'anciennes photos. L'une de ces photos signale également que l'objet a été restauré en 1935, il n'est pas impossible, lors du remontage de la structure métallique sur le nautilaire que le pied droit du cardinal ait brisé la nacre.

- Le développement des ternissements (*photo de la voile ci-contre*) sur la surface en argent des éléments métalliques est un processus naturel et spontané de ce métal en interaction avec son environnement. La présence de polluants soufrés ainsi que l'humidité favorisent ce phénomène de corrosion de surface. La présence de ces ternissements altère la lisibilité de surface des modelés.



Il s'agit d'une pièce d'orfèvrerie de grande importance, ainsi pour redonner toute sa dimension esthétique à l'ensemble, il a été nécessaire de procéder à un nettoyage des surfaces métalliques.

La monture entourant le nautille est ajustée et assemblée à l'aide de petites charnières et de goupilles. Compte tenu de la fragilité de la pièce, un démontage de la monture n'a pas été envisagé. En effet le dégagement des goupilles nécessitant de chasser ces dernières par frappe à l'aide d'un chasse-goupille et d'un marteau, aurait engendré de nombreuses vibrations. Le nautille montrant des fissures, la restauratrice a préconisé un nettoyage sans démontage de la monture. Les éléments manquants décrits ci-dessus n'ont pas été réintégrés. Seul l'axe manquant sur l'une des roues a été remplacé par un axe en métal (alliage de cuivre). Les pieds déformés de la chaise d'un des personnages du ponton ont été remis en forme et refixés à froid par un collage à base de résine structurale.

Quant aux fissures de la nacre révélant une mobilité importante, elles ont été stabilisées par infiltration de paraloïd B72. De même, les petites dépressions à la surface de la nacre ont été comblées avec un mélange de pigments nacré et de paraloïd B72.

Le résultat est de toute beauté. Si vous n'avez pas l'occasion de vous rendre à Blois cet été pour admirer le rendu final, rendez-vous en novembre prochain à la basilique, après son retour. Les guides de l'association vous donneront accès à la salle du trésor lors d'une prochaine visite !

Sources :

Elisabeth Latremolière, Directrice du château royal et Conservatrice des Musées de Blois.

Céline Girault, Restauratrice, devis de restauration.

Mgr Barbier de Montault, Excursion archéologique en Lorraine, Nancy, 1892.

«Saint-Nicolas-de-Port - La Grande Eglise et le Pèlerinage », Pierre Marot, Nancy 1963.

Exposition « Festins de la Renaissance »

du 7 juillet au 21 octobre 2012

Château royal de Blois, place du Château, 41000 BLOIS

L'exposition « Festins de la Renaissance » est reconnue d'intérêt national par le ministère de la Culture et de la Communication / la Direction générale des patrimoines / Service des musées de France. Elle bénéficie à ce titre d'un soutien financier exceptionnel de l'Etat. Elle est conçue par la conservation du château royal et des musées de Blois en partenariat scientifique avec l'Institut Européen d'Histoire et des Cultures de l'Alimentation (IEHCA) et le Centre d'Etudes Supérieures de la Renaissance (CESR) de l'université François-Rabelais de Tours.

SOUS LE NOM DE SAINT NICOLAS...

3^{ème} partie : Hôpitaux, hospices, cliniques, léproseries

par Michel GRANGE

La première partie de cette recherche nous a conduits à commencer par relever les prieurés, abbayes, monastères, ponts, tours et forts portant le nom de Saint Nicolas (La Gargouille n° 60). La deuxième partie traite des portes et complète ce relevé pour les tours et les forts (Gargouille n°62). Voici un nouveau relevé sur les hôpitaux, hospices, cliniques, et léproseries.

LES HOPITAUX, HOSPICES ET CLINIQUES

A Angers, il y aurait eu un hospice Saint Nicolas dans cette ville mais peu de traces retrouvées à ce jour. En tout cas l'hôpital maison de retraite actuel porte ce nom.



A Bar-sur-Aube, Saint Nicolas est le nom de l'hôpital ainsi que le nom de sa chapelle.

Parmi les tableaux qu'elle abrite on trouve un tableau du saint avec les trois enfants. C'est une huile sur toile de 1840, qui mesure 277 cm sur 145 cm.

A Bayonne, l'hôpital Saint Nicolas était autrefois situé à l'extérieur de la ville (crainte des contagions ?) On en trouve la trace dans des écrits dès 1187. Il sera détruit lors des fortifications que Louis XIV fit entreprendre.

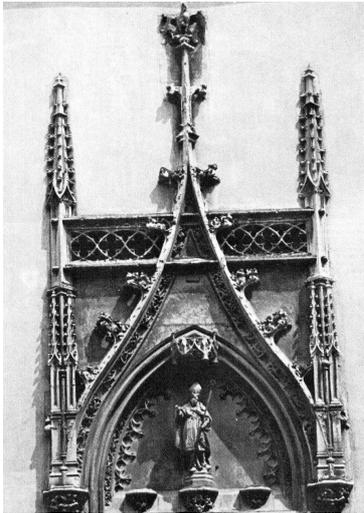
A Blaye, en Gironde, un important centre hospitalier moderne porte le nom de Saint Nicolas.



A Bordeaux, l'hôpital militaire créé entre 1843 et 1845 prit le nom de Saint Nicolas.

A Langres. C'est une ville importante dès l'antiquité de par sa situation à la croisée de grandes voies. L'hôpital-hôtellerie Saint Nicolas est construit en 1170 hors de l'enceinte mais il est intégré ensuite à l'enceinte du XIV^e siècle. Il fait partie du groupe des maisons-dieu et devient ensuite possession de l'Ordre du Temple avant d'être dévolu à l'Ordre des Hospitaliers. L'établissement a maintenant disparu mais son emplacement est bien déterminé.

A Melun, en Seine et Marne, il y eut au moyen-âge un hôtel-dieu Saint Jacques et un hôtel-dieu Saint Nicolas qui seront supprimés peu après la Révolution.



A Metz. La ville a compté de nombreux hôpitaux ; il n'en restera que cinq après la Révolution.

L'hôpital-hospice Saint Nicolas daterait du XI^e siècle, il est le plus ancien. Il ne fermera ses portes qu'en 1986.

L'hôpital, construit pour les pauvres de la ville et du pays messin, est édifié en dehors de l'enceinte de la ville comme on le rencontre parfois.

Plus tard, au XVI^e siècle, avec l'expansion de la ville, l'hôpital est englobé par trois nouvelles rues et leurs maisons. Au cours des temps l'hôpital fut transformé, restauré, aménagé. On lui a ajouté entre autres un beau portail gothique flamboyant.

A Ostabat. Cette ville des Pyrénées-Atlantique est au moyen-âge, dès le X^e siècle, une localité importante en raison de sa situation à la croisée de plusieurs chemins vers Compostelle. En 1350 la localité ne compte pas moins de deux hôtels, une vingtaine d'auberges et deux hôpitaux. L'un des hôpitaux se situe dans un des hameaux : le hameau d'Harembels (écrit parfois *Harembeltz*) à une heure de marche de la ville. L'hôpital est dédié à saint Nicolas en



tant que patron des voyageurs et protecteur des pèlerins et, rapporté par des guides, très honoré sur la route de Compostelle. Il s'agit en fait d'un « prieuré-hôpital » indépendant de tout ordre religieux dont on trouve la trace dès le XII^e siècle.

L'établissement hospitalier sera fermé en 1784 par Louis XVI. Il n'en reste que la chapelle Saint Nicolas. Quatre familles de l'époque se sont instituées propriétaires de la chapelle et l'ont prise en charge de générations en générations.

En 1841 la commune d'Ostabat est réunie à Asme.

A Paris, Robert de Dreux, frère de Louis VII, fonda en 1187 un « Hôpital des Pauvres Ecoliers de Saint Nicolas ». En 1217 les Ecoliers obtinrent la permission d'établir une chapelle et un cimetière ; ce fut l'hospice Saint Nicolas du Louvre. Il fut supprimé et remplacé par un collège.

A Rubelles, en Seine et Marne, une assez importante maison médicale a pris le nom de Saint Nicolas. Une rue en porte aussi le nom.



A Saint Nicolas de Port. Nul n'étant prophète en son pays, il n'y a pas d'hôpital Saint Nicolas. Chacun sait qu'il s'appelle Hôpital Saint François mais ! mais ! mais !, bien sûr ce n'est pas le même but, il y a une clinique vétérinaire Saint Nicolas, et ça, tout le monde ne l'a pas. La façade est ornée d'une peinture réalisée en 2001 par un artiste portois, Etienne Bourgon. J'ai seulement trouvé une clinique vétérinaire Saint Nicolas rue Saint Nicolas à Thionville et une autre à Maizières-lès-Metz.

A Sarrebourg. L'histoire du centre hospitalier de Sarrebourg commence en 1173 et sera sans cesse en évolution. C'est au départ un petit hôpital aux portes de la ville destiné à l'accueil et notamment celui des voyageurs pauvres. Menacé où il se trouve par les crues de la Sarre, il sera déplacé dans la ville même. En 1506 de nouveaux locaux lui sont attribués ; c'est à cette époque que le nom de Saint Nicolas est donné à l'établissement.

A Semur-en-Auxois, l'hôpital porta jadis le nom de Saint Nicolas.

A Tarascon, dans les Bouches-du-Rhône, l'hôpital a porté le nom de Saint Nicolas. Bâti au XV^e siècle, il verra des aménagements aux XVII^e et XVIII^e siècles. La pharmacie de cet ancien hôpital a été conservée telle qu'elle fut créée en 1742. Les bâtiments font partie des immeubles protégés de la ville.



A Toulouse. Comme toutes les grandes cités du moyen-âge se trouvant sur le chemin de Compostelle, la ville a compté de nombreux établissements hospitaliers. On dénombre encore 30 hospices au XIX^e siècle dont un sous le vocable Saint Nicolas. Les hôpitaux ont disparu ou se sont regroupés. Il n'y a plus d'hôpital Saint Nicolas mais le nom n'a pas disparu, une clinique du début du XX^e siècle a repris ce nom. Bonne idée.

A Cannes, comme **au Pléssis-Bouchard** en région parisienne, on trouve aussi une clinique du même nom.

A Troyes, l'ancien hospice Saint Nicolas, considéré comme le premier de la ville, est créé vers 1157 en même temps que l'hôtel-dieu. Il accueille les pauvres, veuves et veufs, les personnes âgées et les orphelins. A partir de la fin du XVIII^e siècle sont également hébergés les enfants de tous les autres hôpitaux pour y apprendre un métier. Entièrement détruit, il est reconstruit début XIX^e siècle. Il devient hospice pour personnes âgées en 1988 mais sera

fermé en 1997. Son destin n'est pas fini : l'ensemble des bâtiments est restauré et converti en appartements privés.

A Vannes, il exista un hôpital Saint Nicolas sans doute dans le quartier du même nom. Quelques religieuses y servaient les pauvres et les malades jusqu'en 1803. L'hôpital a disparu.

A Verdun, la chapelle Saint Nicolas est bâtie entre 1731 et 1735. Elle tient ce nom de la première église en place liée à l'ancien hôpital Saint Nicolas de Gravière. A la Révolution sont créés des hospices dont un au nom de Saint Nicolas. En 1983 est inauguré un nouvel hôpital qui conservera le nom.



Il y eut une abbaye de chanoines réguliers de l'ordre des Prémontrés vers 1135 : l'abbaye Saint Nicolas des Prés. En 1807 est créé un hôpital militaire dans les bâtiments de cette ancienne abbaye.



A Vitré, en Ille-et-Vilaine, il y a un important patrimoine médiéval. Il y eut un hôpital Saint Nicolas implanté dès le XIII^e siècle. Au passage révélons le nom du musée d'art sacré créé en 1986 ; on vous le donne en mille : ... Saint Nicolas.

A Vitteaux, en Côte-d'Or, une maladrerie « Saint Nicolas des champs » aurait existé dès 1340. En 1693, la municipalité acheta un terrain afin d'y édifier un hôpital neuf. Cinquante années passèrent avant que les travaux de construction n'aient lieu : le long corps de bâtiment qui fut alors construit, en 1748-51, était sans doute insuffisant car il fut complété, une quinzaine d'années plus tard, par deux ailes en retour d'équerre (lucarne datée 1766).



Modernisé, l'hôpital Saint-Nicolas est toujours en activité.

LES LEPROSERIES

Plusieurs milliers de ces établissements du moyen-âge ont couvert l'Europe occidentale. On les appelait auparavant ladrerie ou maladrerie. Les léproseries avaient pour objectifs de soigner et isoler, sinon parquer, les malades de la lèpre qui sévissait principalement au moyen-âge (le nom de Maladrerie restera pour dénommer beaucoup de lieux).

Connu dès la plus haute antiquité, ce fléau se propagea en Europe d'abord importé par les troupes romaines puis d'une façon redoutable à l'époque des croisades et fit quantité de morts. Il fallut attendre plusieurs siècles pour que la propagation cesse et que la maladie disparaisse de France.

Malheureusement, dans les pays les plus pauvres la mauvaise hygiène fait que des cas soient toujours détectés.

Les léproseries portent souvent le nom d'un saint ; aussi nous avons relevé celles sous le **vocable de Saint Nicolas**.

A Bayeux, dans le Calvados, le prieuré de la Chesnaie était une léproserie de taille moyenne fondée au XI^e siècle par Guillaume le Conquérant et confirmée par Henri II.

A Bazoches-les-Gallerandes et à **Outarville** près de **Pithiviers** dans le Loiret ainsi qu'à **Jargeau** près d'Orléans il y eut des léproseries.

Dans la région du **Charolais** il y eut plusieurs léproseries dont une chapelle Saint Nicolas qui était le siège de l'une d'elles.



A Gravigny, dans l'Eure, la maladrerie léproserie date du XIII^e siècle et est restée bien conservée ; elle est inscrite à l'inventaire des Monuments Historiques. Comme la plupart de ce genre d'établissements, elle est établie à l'écart du village pour accueillir les malades d'Evreux et des alentours.

Il fut établi de donner chaque année un jour de foire dont les profits étaient destinés aux lépreux ; c'est le jour de la Saint Nicolas qui fut choisi. Des visites y sont organisées.

A Jumièges, dans le hameau Saint-Paul à Duclair en Seine Maritime, des fouilles en 1839 permirent de redécouvrir la léproserie de Saint-Nicolas-du-Bout-du-Bois. Une matrice du sceau de la léproserie Saint Nicolas y fut découverte, elle se trouve au musée départemental des antiquités à Rouen.



Près des Roches l'Evêque et de **Saint Rimay**, dans le Loir-et-Cher se créa une maladrerie qui sera rattachée en 1700 aux biens de l'hospice de Montoir-sur-Loir. .

A Saint Brice, en Charente, on trouve une léproserie citée en 1237.

A Saint-Léger du Gennetey, dans l'Eure, il fut établi une léproserie dans les bois de l'Orbec. On en trouve mention dès 1438 et encore en 1783. Maintenant elle est considérée comme une ruine.

HISTOIRE :

Le vitrail de Henri de Thierstein et de Marguerite de Neufchâtel-Montagu.

par Cyrille BRONIQUE

Le vitrail de 1518

Dans le bas-côté sud de la basilique de Saint-Nicolas-de-Port, une baie comporte quelques fragments d'un vitrail aux couleurs chaleureuses. Ce vestige est resté à son emplacement primitif. Le vitrail nous donne deux informations : une date « 1518 » et un monogramme « PFFF ». Tout d'abord la date : il s'agit de l'année de la réalisation de ce vitrail. Elle prouve qu'en 1518, cette partie de l'édifice était terminée, couverte et prête à être vitrée. Mais que signifient les quatre lettres P-F-F-F ?



Dans le descriptif détaillé des verrières du XVI^e siècle de la basilique qu'il a publié dans le *Corpus Vitrearum*, Michel Hérold nous apporte des réponses. Il a déjà pu mettre un nom sur l'auteur : Le vitrail a été réalisé dans l'atelier de Valentin Bousch. Et ces lettres voudraient dire : PFeFFingen. Mais il ne s'agit pas d'armoiries. Pourtant, si un donateur possède des titres de noblesse, il y fait représenter son blason. Cela signifierait donc que « Pfeffingen » n'est pas le nom de famille, mais plutôt le nom d'une possession. Or, en 1518, le seigneur de Pfeffingen était Henri de Thierstein. Mais Henri de Thierstein a-t-il vraiment fait don d'un vitrail à la Grande Eglise en construction ?

Cette interrogation trouve sa réponse sur un autre secteur de la basilique : Dans l'absidiole sud, les deux verrières ornées de vitraux colorés sont un assemblage de vestiges provenant de plusieurs autres baies. Au cours du XIX^e siècle, les quelques « débris » d'autres verrières y ont été rassemblés, ce qui explique le manque d'unité qui y règne.

On peut y lire en particulier les fragments de texte suivants :



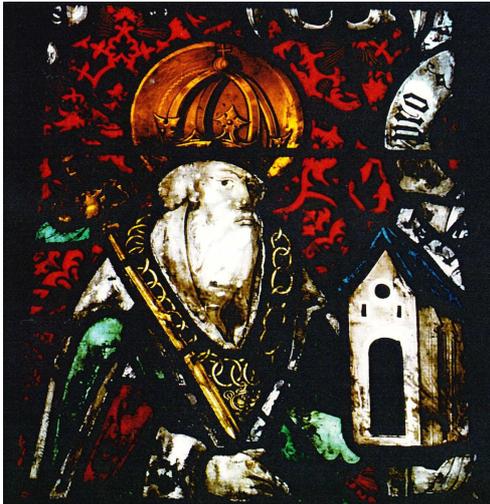
Bien qu'en désordre et incomplète, quelques mots de l'inscription sont reconnaissables :

TIERSTEI(N) S(E)IGNE(U)R
ET DE (...) COMTE
DE PFEFFI(N)GE(N) ET
DE FENESTRA(N)G(E)

L'Histoire nous apprend qu'Henri de Thierstein, seigneur de Pffeffingen, avait épousé Marguerite de Neufchâtel-Montagu, Dame de Fénétrange. Nous retrouvons bien ces domaines dans l'inscription.

Et toujours dans les verrières de l'absidiole sud, sont représentés saint Henri (dont il ne reste que le buste ; il n'est pas certain que la partie basse soit celle située dans la lancette voisine) et sainte Marguerite aux pieds de laquelle est agenouillée la donatrice. Ces vitraux possèdent encore toutes les caractéristiques de l'atelier de Valentin Bousch. Les deux saints patrons des donateurs sont dans un décor aux mêmes dispositions (avec un phylactère latéral dont l'inscription est illisible).

Nous pouvons supposer que ces vitraux proviennent donc de la baie où est demeuré en place le monogramme PFFF.



Saint Henri.



Détail de Marguerite de Neufchâtel-Montagu.



Sainte Marguerite et la donatrice.

Mais intéressons-nous maintenant à l'histoire de ce couple particulier dont la rivalité des familles réciproques est bien connue des historiens.

Les Thierstein

Notons tout d'abord que l'orthographe varie en fonction des documents historiques : « Thierstein » ou « Tierstein ».

Thierstein est le nom d'une famille de comtes de nord-ouest de la Suisse, apparentée aux comtes de Homberg aux XI^e-XII^e siècles, portant alternativement les noms de Homberg, Thierstein, et Frick, ce qui témoigne de sa mobilité. Le château fort d'Alt-Thierstein au-dessus d'Oberfrick, fut probablement le siège de cette famille dès le XI^e siècle. Premier du nom connu, Rudolfus de Dierstein est cité dans les *Acta Murensia* en 1082.

Au début du XII^e siècle, les Thierstein étaient les avoués du prieuré bâlois de Saint-Alban (pour ses possessions de la rive gauche du Rhin), ainsi que de l'évêché de Bâle. Ces droits d'avouerie revinrent aux Homberg lors du partage Thierstein/Homberg effectué probablement entre Rudolf IV et son frère Werner I^{er}.

A la fin du XII^e siècle, en épousant le comte Rodolphe 1^{er} de Homberg-Thierstein, la fille du comte Udelhard de Soyhières lui apporte la seigneurie de Pfeffingen qui comprend les châteaux forts de Pfeffingen, Dorneck et Bello (devenu Neu-Thierstein).



Château de Neu-Thierstein.

Dans la première moitié du XIII^e siècle, l'évêque de Bâle érigea en fief le château et la seigneurie de Pfeffingen, ce qui renforça la position des Thierstein dans la vallée inférieure de la Birse; en outre, la charge de comte palatin du chapitre de la cathédrale de Bâle, qui y était associée, les rapprocha de la ville. Les comtes de Thierstein préférèrent alors habiter au château de Pfeffingen (fief épiscopal) en raison de sa situation avantageuse, plutôt que celui de Neu-Thierstein qu'ils quittèrent. Le château de Neu-Thierstein fut alors occupé la plupart du temps par un bailli comtal.



Ruines du château de Pfeffingen.

En 1309, la famille se divise en deux branches : celle des Thierstein-Farnsburg (qui s'éteint en 1418) et celle des Thierstein-Pfeffingen.

Jusque vers le milieu du XIV^e siècle, les Thierstein-Pfeffingen entretenirent des liens étroits avec le chapitre cathédral de Strasbourg, où les cadets de la famille trouvèrent des postes lucratifs.

Ayant subi des pertes lors des troubles qui suivirent la bataille de Saint-Jacques-sur-la-Birse (1444), la famille s'endetta. Pour pallier à ses difficultés financières grandissantes, Oswald de Thierstein (le père d'Henri), s'engagea comme mercenaire auprès de l'Empereur germanique. Il fut armé chevalier en 1452 par l'empereur Frédéric III au cours d'une cérémonie qui se déroula sur le pont du Tibre à Rome.

Tout d'abord maître écuyer de l'empereur, il fut plus tard à la solde de la ville impériale d'Augsbourg. Dans l'intervalle, il donna à plusieurs reprises la preuve de ses qualités militaires dans des tournois. Après avoir mené plusieurs guerres privées, il entra au service de Charles le Téméraire. Mais lors de la révolte des Alsaciens contre le bailli de Bourgogne, Oswald abandonne le duc pour se ranger aux côtés de Sigismond d'Autriche et devient grand bailli d'Alsace. C'est ainsi qu'il combat à Morat, en 1476, à côté des Lorrains et des Suisses.



Sur cette gravure sont représentés les chefs de la cavalerie à la bataille de Morat : au centre, le duc de Lorraine René II, à gauche le comte Oswald de Thierstein, reconnaissable à son blason.

Avec des mercenaires qu'il a engagés, Oswald de Thierstein vient en aide au duc de Lorraine René II pour qu'il recouvre ses états. Il est donc présent à **Saint-Nicolas-de-Port** auprès du duc de Lorraine qui y tient son conseil de guerre le 4 janvier 1477. Le lendemain, Oswald de Thierstein est à la tête de la cavalerie alsacienne à la bataille de Nancy. Après ce fameux épisode au cours duquel mourut Charles le Téméraire, Oswald engage ses châteaux de Neu-Thierstein et de Pfeffingen pour procurer à René II les fonds nécessaires au paiement de la solde des Suisses. Ces derniers ayant menacé Oswald de dévaster ses villages s'il ne leur versait pas la solde promise. Le roi de France lui accorda même une pension.

Pour le remercier de son soutien, le duc René II le nomme Maréchal de Lorraine et lui remet également en 1477 la seigneurie de Chaligny et celle de Bayon, confisquées aux partisans du duc de Bourgogne.

A nouveau, il devint bailli en Alsace et se vit concéder en fief le château très endommagé du Haut-Koenigsbourg en 1479, à condition qu'il veille à sa reconstruction. Les défenses sont améliorées et adaptées à l'artillerie, tandis qu'un nouveau bastion, à l'ouest, composé d'un mur épais, flanqué de deux tours à chacune de ses extrémités est construit. De plus, le château se voit pourvu d'un mur d'enceinte destiné à le protéger de l'artillerie ennemie.



A l'entrée du château alsacien du Haut-Koenigsbourg, figurent les armoiries des Thierstein : un animal (« Tier » en allemand) sur une pierre (« Stein »).

Les secours obtenus permirent toutefois tout juste à Oswald d'aplanir ses difficultés financières et de retarder sa ruine. Finalement, les Thierstein durent renoncer aux biens qu'ils possédaient encore dans leur domaine ancestral. Ils vidèrent leurs châteaux, emmenèrent leur ménage au Haut-Koenigsbourg et vendirent leurs provisions de bois aux enchères.

Oswald de Thierstein meurt en 1487. Ses biens sont hérités par ses fils qui poursuivent la reconstruction du Haut-Koenigsbourg : Oswald fils et son frère **Henri de Thierstein**.

En 1504 l'empereur Maximilien confisque le château de Wangenbourg pour le donner aux Thierstein. Henri le rétrocède aux évêques de Strasbourg en 1518.

Après la mort de son frère en 1514, Henri est le dernier représentant de cette fameuse dynastie. Henri, le dernier des Thierstein, le donateur du vitrail de la basilique que nous évoquons, meurt sans descendance en 1519.

Après la mort d'Henri de Thierstein, le château du Haut-Koenigsbourg n'est plus entretenu et se délabre. Il ne résiste pas à l'assaut des Suédois en 1633 qui le prennent et l'incendient. Le château est alors laissé à l'abandon.

En 1899, le château en ruine est offert à Guillaume II de Hohenzollern, Empereur d'Allemagne (la région est alors allemande). L'empereur veut faire de ce château un symbole de la grandeur de l'Allemagne et décide la restauration du château. Les travaux sont confiés à Bodo Ehardt qui reconstruit le château tel qu'il était à l'époque des Thierstein (malgré quelques libertés prises ou erreurs). Le château du Haut-Koenigsbourg est inauguré en mai 1908. A la fin de la première Guerre Mondiale, le château devient bien national français. Il est aujourd'hui l'un des sites touristiques les plus visités d'Alsace.



Le Haut-Koenigsbourg actuel.

Les Neufchâtel

Les seigneurs de Neufchâtel sont originaires de l'actuel département du Doubs en Franche-Comté. Le berceau de la famille se situe sur le territoire de la commune de Neufchâtel-Uretièrre, à 4 kilomètres de Pont-de-Roide.

Il ne faut pas confondre « Neufchâtel » avec « Neuchâtel », en Suisse (sans F).

Au territoire très modeste, le lignage fait son apparition au début du XIII^e siècle. Son influence va s'accroître pendant deux siècles en contrôlant tout d'abord la vallée du Doubs, en direction de Besançon et de Montbéliard. Trois mariages vont avoir une importance capitale pour les seigneurs de Neufchâtel :

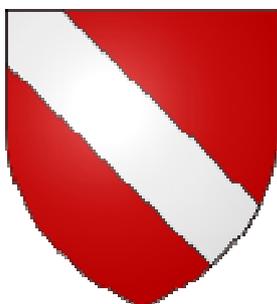


Ruines du château de Neufchâtel.

Richard de Neufchâtel en épousant Marguerite de Montbéliard, avant 1255, fait de sa famille des héritiers d'une partie du domaine des Montbéliard, lui apportant plusieurs fiefs à la fin du XIII^e siècle.

En 1360, Thiébaud VI de Neufchâtel, vicomte de Baume, épouse Marguerite de Bourgogne dont la dot se compose de plusieurs fiefs. En 1373, elle hérite des domaines de son frère mort sans descendance. De nombreuses seigneuries (dont celle de Montagu) intègrent alors le territoire des Neufchâtel qui s'étend désormais vers la Haute-Saône. Les Seigneurs de Montagu (écrit parfois « Montaigu ») sont une branche cadette des ducs de Bourgogne. La seigneurie s'étendait sur de nombreux villages au nord et à l'ouest de Vesoul. Le frère de Thiébaud VI, Jean, fut évêque de Toul puis élevé à la dignité de cardinal en 1385.

Thiébaud VI eut trois fils : Thiébaud VII, Jean I^{er} de Neufchâtel-Montagu, et Humbert évêque de Bâle de 1398 à 1418. Jean I^{er} de Neufchâtel-Montagu, maréchal de Bourgogne, fut chevalier de la Toison d'Or dès la première promotion de 1430. Ayant hérité des possessions de son oncle, Jean de Bourgogne, il écartèle (en terme héraldique) ses armes de Neufchâtel et comté de Bourgogne. Mort en Terre Sainte sans postérité, il est inhumé à l'abbaye de Faverney.



Blason des Neufchâtel.



Blason des Neufchâtel-Montagu.



Jean I^{er} de Neufchâtel-Montagu (armorial de la Toison d'Or)

En 1373, Thiébaud VII épouse Alix de Joinville-Vaudémont. Le domaine des Neufchâtel s'étend encore plus vers le Nord puisqu'elle lui apporte d'importantes seigneuries champenoises et les terres lorraines de Châtel-sur-Moselle, Bainville et Chaligny aux portes de Nancy. Il mourut en 1396 avant son père, tué en croisade lors de la bataille de Nicopolis.

En 1400, la mort de Thiébaud VI fait donc de Thiébaud VIII, 14 ans, le chef de la puissante famille des Neufchâtel. Les héritages divers que Thiébaud VIII reçoit, les seigneuries données en remboursement de prêts qu'il a accordés, en font un des plus importants seigneurs de son temps. Thiébaud VIII continue la politique bourguignonne de son père. En 1411 il est nommé lieutenant-général pour les deux Bourgognes et le comté du Charolais. En 1420 il est invité au mariage de Catherine de France avec le roi Henri V d'Angleterre qui lui donne la seigneurie de Fère-en-Tardenois. Le 30 novembre 1433, il est élu Chevalier de la Toison d'Or à Dijon, en même temps que Charles le Hardi, le futur Téméraire. Il est aussi grand-maître de la maison du Roi de France.



Bainville-aux-Miroirs.

Le 28 juillet 1447, Thiébaud VIII prépare sa succession entre ses fils et fait donation à Thiébaud IX, l'aîné, de ses seigneuries lorraines et de la plupart de celles de Franche-Comté, et à Jean II, la baronnie de Reynel et une rente de 300 livres sur la Saulnerie de Salins. Ce dernier hérite surtout de son grand-oncle Jean 1^{er}, seigneur de Montagu. Jean II de Neufchâtel-Montagu est lieutenant-général du duché de Bourgogne depuis 1440.

Le fils de Jean II, Fernand de Neufchâtel-Montagu (1452-1522), seigneur de Mornay, épouse en 1468 Madeleine de Vinstingen (Fénétrange en français). Le couple donne naissance à **Marguerite de Neufchâtel-Montagu**, la donatrice du vitrail de la basilique.



*La forteresse de Châtel-sur-Moselle,
sur laquelle flotte toujours le drapeau des Neufchâtel.*

Quant à Thiébaud IX, maréchal de Bourgogne dès 1444, il fait de Châtel-sur-Moselle sa résidence principale qu'il transforma en une puissante forteresse. Il reçoit de Louis XI la ville d'Epinal en 1463. Cela va être la source d'un conflit armé entre les Neufchâtel et le duc de Lorraine ; beaucoup de villages vont subir des destructions. Un de ses fils, Claude de Neufchâtel est fait prisonnier en 1468. Thiébaud IX meurt l'année suivante. Charles le Téméraire impose une trêve

entre les belligérants, puis un traité de paix signé le 4 décembre 1472 : Henri de Neufchâtel, fils et héritier de Thiébaud IX, renonce à Epinal, rend hommage au duc de Bar pour Châtel-sur-Moselle et Bainville-aux-Miroirs et au duc de Lorraine pour Chaligny qui vient de lui être rendu.

Les Bourguignons utilisent les places des Neufchâtel pour implanter des bases en Lorraine.

Au printemps 1476, le duc René II libère Nancy occupée par les Bourguignons, fait prisonnier Henri de Neufchâtel et le traite durement.

La maison de Neufchâtel attachée aux ambitions de Charles de Téméraire, partagea ses revers et ses malheurs. Après la bataille de Nancy de 1477, Henri (le cousin de Marguerite) et Philippe de Neufchâtel (son oncle) resteront captifs pendant deux ans.

Puis, la lignée de cette puissante famille va brutalement s'éteindre. Les onze enfants de Thiébaud IX meurent sans postérité à l'exception de Claude, qui a trois filles. En 1505, les trois derniers frères de la branche aînée des Neufchâtel, Claude, Henri et Guillaume meurent tour à tour, sans héritiers mâles. Notons qu'ils avaient un autre frère, Antoine de Neufchâtel, qui fut évêque de Toul de 1469 à 1495 : sans doute a-t-il présidé la cérémonie de pose de la première pierre de la basilique de Saint-Nicolas-de-Port ?

De même la branche cadette s'éteint en 1522 avec Fernand de Neufchâtel-Montagu (le père de Marguerite). Seules les filles vont transmettre le nom. L'important héritage des Neufchâtel va susciter des appétits de toute part, et des procès de succession qui ne s'achèveront qu'à la révolution de 1789 !

Deux familles qui s'affrontent

Les Thierstein et les Neufchâtel vont s'affronter plusieurs fois au cours du XV^e siècle.

Déjà à la mort de l'évêque de Bâle Humbert de Neufchâtel en 1418, son successeur Jean de Fleckenstein veut retirer à Thiébaud VIII les gageries qu'il détenait sur les domaines de l'évêché. Sur le refus de Thiébaud VIII, le nouvel évêque envoie six cents cavaliers reprendre ses biens en 1425, avec à la tête de cette armée, le comte Jean de Thierstein. Thiébaud VIII de Neufchâtel, fait prisonnier, devra payer une forte rançon pour sa libération.

En 1476, Oswald de Thierstein combat aux côtés des Suisses et des Lorrains à Morat. Puis, nous l'avons dit plus haut, il combat à la bataille de Nancy du 5 janvier 1477 avec les Lorrains, les Suisses et les Alsaciens, alors que les Neufchâtel combattent aux côtés des Bourguignons. Suite à la défaite du parti bourguignon et par un acte du 3 juillet 1477, le duc de Lorraine René II confisque à Henri de Neufchâtel la seigneurie de Chaligny pour la donner à Oswald de Thierstein !

Le 10 août 1479, à Lunéville une convention fixe la rançon d'Henri de Neufchâtel à 16 000 florins, dont 4 000 représentent la seigneurie de Chaligny. Henri de Neufchâtel tentera de racheter Chaligny en 1499, mais René II y fera obstacle. Délaissé par la maison de Bourgogne, Henri de Neufchâtel se tourne vers Louis XI, devient son vassal, tandis que le roi met la main sur la place forte de Châtel-sur-Moselle.

Le mariage de la réconciliation ?

Vu les antécédents entre ces deux familles, il peut paraître surprenant qu'un Thierstein épouse une Neufchâtel. Pourtant, le 17 octobre 1478, Marguerite de Neufchâtel-Montagu, âgée de 9 ans, est promise en mariage au comte Henri de Thierstein. Le mariage devant être accompli dans le délai de dix ans, sous peine d'une redevance de dix mille florins d'or du Rhin.

Fernand de Neufchâtel-Montagu et sa femme donnent à leur fille 8000 francs, et pour gage de cette somme hypothèquent leur terre de Mornay.

Oswald de Thierstein et sa femme donnent à leur fils 4000 francs et engagent la quatrième partie de la terre de Bayon, ainsi que « *la moitié de la gagièrè qu'ils ont de Monsieur l'évêque de Metz, montant à la somme de 2000 livres et 500 florins.* »

Cette union est-elle une réconciliation entre les familles après l'épisode bourguignon ou est-ce un mariage d'intérêt ? Sûrement les deux. En effet, Marguerite de Neufchâtel-Montagu est l'héritière de la terre de Chaligny. Or, ce domaine vient d'être confisqué aux Neufchâtel pour être donné aux Thierstein. Par cette union, Marguerite peut jouir de son bien, mais en tant que « épouse de », plutôt que « fille de ». Par ce contrat, un membre de la famille de Neufchâtel reste seigneur de Chaligny.

Après le décès du comte Henri de Thierstein en 1519, Marguerite restera à Chaligny jusqu'à son décès en 1534. Elle va entreprendre la reconstruction de l'église de Chaligny, anéantie au moment du siège des Lorrains en 1476. Elle y fera réaliser en 1520 un vitrail sur lequel on peut encore voir les armoiries des Thierstein et des Neufchâtel-Montagu, tout comme nous pouvons penser que ces blasons étaient présents dans le vitrail de la basilique de Saint-Nicolas-de-Port, lorsqu'il était complet.



Les vitraux de Chaligny (1520) : Armoiries des Thierstein et des Neufchâtel-Montagu.

Désormais, lorsque vous passerez dans la basilique de Saint-Nicolas-de-Port, ne manquez pas d'observer le vitrail marqué « PFFF » : ces quatre lettres sont chargées d'histoire. Et dire que d'autres vitraux attendent de dévoiler leurs mystères depuis 500 ans ! Et quelle histoire à qui sait les comprendre... Pour une meilleure connaissance de la basilique.

Sources :

Corpus Vitrearum - Les vitraux de Saint-Nicolas-de-Port, Michel Hérold, CNRS 1993.

La seigneurie de Neufchâtel, André Dodivers, 1975.

Sites internet :

- *Châteaux suisses* : www.swisscastles.ch
- *Dictionnaire historique de la Suisse* : www.hls-dhs-dss.ch
- *Si Chaligny m'était conté* : www.axane.fr

ACTUALITES

Le Tour de France de passage à Saint-Nicolas-de-Port

Le 7 juillet 2012, le Tour de France était de passage à Saint-Nicolas-de-Port. Partis de Tomblaine à destination de La-Planche-des-Belles-Filles, la caravane publicitaire et les coureurs de la 7^{ème} étape sont passés aux abords de la basilique. Cet événement fut une occasion de faire connaître la basilique à travers des reportages annexes.

Saluons en particulier lemoniteur.fr et Europcar qui ont proposé de suivre la Grande Boucle sur internet d'une manière originale en reliant le monde du cyclisme à celui de la construction, histoire de faire la course en tête sans quitter le casque de chantier !

Chaque jour, à chaque étape, une entreprise, un homme, et un ouvrage étaient sélectionnés et mis en valeur par un article avec photographie. Pour cette 7^{ème} étape, ont été retenus une entreprise vosgienne de construction de chalets en bois, un architecte du bois, et la basilique de Saint-Nicolas-de-Port.

Présentant le style de l'édifice et son trésor, l'article a mis l'accent sur le grand chantier de restauration rendu possible par le legs de Camille Croué-Friedman en 1980 et de préciser : « *Pendant les deux décennies suivantes, ce legs géré par une association diocésaine a donné à l'entreprise nancéienne France Lanord et Bichaton l'occasion de transformer le monument en un chantier école.* »



Photo Mickaël Delaunay

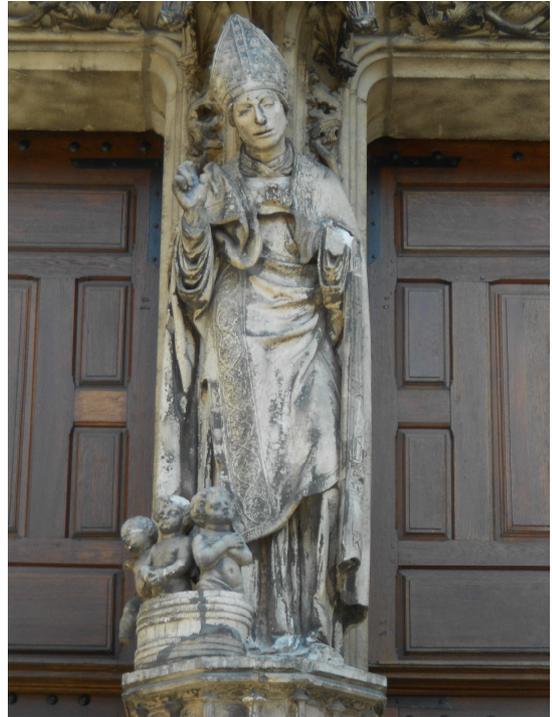
Nécrologie : Nous avons la tristesse de vous annoncer que notre ami Louis Berton a son perdu son épouse Henriette le 27 juin 2012. Toutes nos condoléances à Louis et à sa famille.

SAINT NICOLAS HOSPITALISE !

La statue de saint Nicolas qui accueille fidèles et touristes sur le grand portail de la basilique de Saint-Nicolas-de-Port est malade. Le 26 juillet dernier, victime de l'usure du temps, la main gauche de notre saint patron s'est désolidarisée du corps, entraînant dans sa chute la crosse qu'elle tenait. Il n'en est resté que des miettes. Seule la vierge à l'enfant de la volute semble intacte.

Aussitôt alertés, les services techniques de la ville de Saint-Nicolas-de-Port ont sécurisé les lieux et la statue en entourant celle-ci d'un filet de protection.

Le 10 août, l'entreprise France-Lanord-et-Bichaton est intervenue pour la dépose de la statue. En attendant le passage des experts qui doivent chiffrer les travaux de réparations et de restauration, la statue est en convalescence aux services techniques municipaux.



Saint Nicolas sans sa crosse.

Nous vous tiendrons informés de la suite des opérations. Mais une chose est sûre, malgré son grand âge (cinq siècles tout de même), saint Nicolas sera remis sur pied(*destal* !)



La descente de la statue.



Le trumeau vide.

PROJET : Voyage chez Nicolas de Myre

par Jean TRICARRI

Quelques membres de l'association travaillent sur le projet d'un voyage « *dans les pas de saint Nicolas en Lycie* ».

La période retenue se situerait en avril 2013 pour un périple d'une semaine.

L'aller et le retour se feraient en avion au départ de l'aéroport de Bâle-Mulhouse vers Antalya.

Les déplacements intérieurs seraient assurés en autocar climatisé et l'hébergement en hôtels quatre étoiles normes locales. Les repas (petit-déjeuner, déjeuner et dîner) seraient pris dans les hôtels ou sur les sites durant les visites.

Les organisateurs espèrent boucler le budget à six cents euros par personne tout compris mais hors boissons.

Déroulement :

- Les premiers jours nous permettraient de nous déplacer sur les sites qui constituaient l'environnement direct de Nicolas de Myre, avec l'église Saint Nicolas, le théâtre antique, les tombeaux rupestres.
- Pour les jours suivants (les vestiges romains comme Ephèse avec ses métropole et nécropole antiques, Perge avec son stade, ses colonnades et sa porte hellénistique, Aspendos et son théâtre, Hierapolis avec ses thermes monumentaux) permettraient d'approcher le Grand Nicolas, évêque et citoyen romain.
- Pour les sites naturels, nous découvririons Pamukkale avec ses châteaux de coton, les magnifiques paysages de la côte égéenne et les Monts du Taurus.

Conditions :

Avant de conduire le projet jusqu'à son aboutissement, l'équipe a besoin d'évaluer le nombre de personnes susceptibles de participer à ce voyage.

Au moyen du coupon joint à ce numéro, vous pouvez faire connaître votre souhait de participer.

Des précisions sur l'avancement du projet seront données au fur et à mesure aux personnes intéressées.



L'église de saint Nicolas